

L'histoire singulière d'un nazi français

Charles HAROCHE

Les annales des intellectuels collaborateurs sous le régime de Vichy sont parfois des romans, des illusions perdues. Le roman de René Ballet : l'Hôtel des deux gares en donne un exemple.

Il est parfois difficile de se souvenir de tous les détails d'une œuvre romanesque, mais on se souvient souvent du commencement et de sa fin, comme autant de ses moments-clés. Lire *l'Hôtel des deux gares*, de René Ballet¹, dans la suite des séquences qui, durant l'été 1944, préparent et annoncent la libération de Paris et l'exécution sommaire d'un journaliste français, vedette de la collaboration avec les nazis, c'est suivre avec un intérêt croissant un récit qui met en place avec une grande ingéniosité tout un processus d'actualisation, même si sa fin narrative ne surprend pas outre mesure le lecteur. Le texte de ce roman commence par indiquer la découverte par des ouvriers à la chambre 33 de l'Hôtel des deux gares, fermé depuis 1944 à 1947, de l'inscription en rouge maintes fois répétée sur les murs, du mot « Falaise ».

Nous saurons dans la forme conclusive du roman, la circularité des personnages, d'abord du dénommé Robert Rochet, plus connu sous le pseudonyme de « Roc », comme éditorialiste politique du journal du PPF de Doriot, le *Cri du peuple*, lui-même amant d'une belle starlette de cinéma, Falaise, qui, elle, sauvera sa peau en se réfugiant à Genève peu de temps avant l'insurrection libératrice de Paris, en août 1944.

Ainsi les derniers éléments de la narration-enquête sur ces deux personnages réfèrent non seulement au début du roman, mais à

d'autres éléments du texte où sont proposées des perspectives générales qui dépassent le cadre de l'intrigue et dont la compréhension est supérieure à celle de chacun des personnages.

La stratégie romanesque de René Ballet consiste à restituer le climat de ces années qui s'estompent de plus en plus pour les jeunes qui ne les ont pas vécues, et qui marquent l'aventure intellectuelle de tout un clan de journalistes, fascinés par l'hitlérisme vainqueur.

Nombreux sont les livres où l'expérience de la défaite de 1940, ou plus largement l'histoire de la collaboration et de la Résistance s'est incorporée à la substance d'une fiction. Deux romans se dégagent d'une très abondante concurrence : *Drôle de jeu* de Roger Vailland et *Education européenne* de Romain Gary, ce dernier décrit plutôt les milieux de la résistance polonaise.

Roger Vailland est sans conteste un modèle de romancier pour beaucoup d'écrivains et aussi pour René Ballet dont les travaux critiques sur l'auteur de *Drôle de jeu* sont bien connus. « Vous rappelez-vous une expérience classique en biologie, écrit Roger Vailland : on sectionne les canaux semi-circulaires d'un pigeon, il perd le sens de l'orientation et de l'équilibre, on le voit chan-

celer et, hagard, tourner indéfiniment sur lui-même. Ainsi nous apparaissent beaucoup de Français depuis juin 1940, ils ont été ahuris de voir les professionnels du patriotisme passer à l'ennemi, le vainqueur de Verdun organiser la défaite et les antimilitaristes prendre la tête des corps francs pour poursuivre la lutte malgré l'armistice. Ils ne comprennent plus rien à eux-mêmes. »²

Une conscience en dérive.

Le roman de René Ballet ne décrit ni l'occupation, ni la Résistance, ni la psychologie des soldats hitlériens, ni les batailles qui ont ponctué la guerre de 1940-1945. Il s'attache au crépuscule de la vie d'un fils de boucher, devenu intellectuel, ami des anarchistes en 1934, attiré par le fascisme dès 1936 au moment du Front populaire, et de dérive en dérive, il s'était rallié à un groupe littéraire, une sorte de ligue factieuse dénommée les « Tatars ».

Dans le parcours de son agitation et de son errance dans Paris, il s'était épris de Drieu la Rochelle. Ce fut l'illumination : « Il découvrit un frère, un grand frère : Drieu avait dix-sept ans de plus que lui. Le jeune homme déjà vieux qui ne désirait aller nulle part se reconnut en cet homme encore jeune revenu de tout. Leur complicité fut immédiate et silencieuse. Les jeunes « ligueurs » en firent les frais. Par dessus leurs discours véhéments, Roc et Drieu échangeaient des sourires. Le mépris des autres restera toujours le lien profond entre eux deux. » (p. 54)

Drieu le fit inviter au congrès nazi de Nuremberg. La fascination pour la foule nazie, pour les cohortes noires des troupes délite fut complète. En 1936, Roc adhéra au PPF, fut engagé à l'Emancipation nationale de Doriot, sur recommandation de Drieu et rompit avec sa famille.

Sa carrière de journaliste collabo était toute tracée. Il fréquenta les milieux les plus huppés de Paris, ainsi que les lieux de torture des patriotes, rue Lauriston, se tâchera les mains de sang, se laissera griser par les demi-mondaines du bordel le plus sélect de l'époque, le « One Two Two », puis s'attachera à une jeune comédienne, Falaise, qu'il aimera d'un amour-passion.

Le récit de René Ballet nous le présente dans sa « planque », à l'heure où Paris commence son insurrection libératrice. Roc n'a

pu être évacué vers l'Allemagne avec ses confrères les plus compromis, il déambule dans la capitale, avec la hantise d'être découvert par les « terroristes » de la Résistance.

Ses pérégrinations dans Paris sont autant de descriptions de lieux privilégiés qui permettent au romancier de fournir quantité d'« indices » désignant de manière indirecte ou directe un « caractère », une « atmosphère », des éléments d'information sur les êtres et les choses en ce mois d'août 1944. Autant de procédures scripturales dans la production des « effets de réel » et aussi de choix narratifs. Le récit n'est pas « atomisé » pour autant alors qu'il est constitué de fragments, de « strates », d'habiles manœuvres d'écriture.

Histoire et narration.

Il convient donc de scruter le texte de René Ballet, dans tous les sens qu'il fournit, pour décider des mises en relation les plus intéressantes. Il faut le lire à tous les niveaux, être capable de sauter d'un niveau à l'autre, car tous les fragments de la narration, souvent découpés selon la chronologie précise des jours qui se suivent en ce mois d'août, ne sont pas forcément corrélés sur un seul niveau. J'en donnerai un exemple parmi de nombreux autres aussi significatifs. Le mercredi 16 août, Roc est dans sa « planque ». Le téléphone sonne : « — Ecoute ta nécrologie. Robert Rocher : journaliste collabo, 1910-1944. Roc ricana. Dans le vide : il n'y avait plus personne à l'autre bout du fil. Il faillit lancer l'appareil sur le sol, mais c'était ce que les autres cherchaient. Il le reposa et leva machinalement son poignet gauche pour regarder l'heure. Haussement d'épaules : il était dans l'obscurité ; l'électricité ne serait rétablie — peut-être — qu'à 23 heures. Dans le noir. — Dans l'insupportable clarté du noir, murmura Roc. Il sourit à cette évocation de l'époque Tatar. » (p. 77)

Par le jeu des parallélismes, des oppositions, des gradations, le récit de René Ballet suggère des césures dans l'angoisse de Roc, y compris par des marques typographiques où le romancier nous invite à des mises en corrélation avec le vécu du personnage, à la rétrospective des parcours

1. René Ballet, *l'Hôtel des deux gares*, roman. Ed. Le Temps des cerises, 188 pages, 100 F.

2. Roger Vailland, *Drôle de jeu*, le Livre de poche n° 423-424, p. 83.

dans le temps ou à la référence à la réalité du sujet tel qu'il agit en fonction des situations.

On trouve dans les détails les diverses personnes du discours, les temps du discours, des êtres fictifs et des êtres réels. Comme ce Jérôme P... qui passait son temps à la Bibliothèque nationale, après avoir pris ses distances avec le journal doriote, et qui « est devenu depuis un médiéviste qui fait autorité », note en bas de la page 25 René Ballet pour authentifier en quelque sorte les personnages qu'il fait intervenir dans sa narration.

Nous pouvons donc distinguer deux constituants du roman que nous isolons pour des raisons méthodologiques : l'histoire de Roc, c'est-à-dire la succession des événements tels qu'ils se sont produits, jusqu'au moment où décidé de se rendre aux résistants, une balle tirée on ne sait d'où l'abat... peut-être ses amis fascistes l'ont-ils supprimé parce qu'il en savait trop sur eux.

Le deuxième constituant du récit, c'est la narration, c'est-à-dire la manière dont les événements sont racontés.

On sait que le terme entériné par l'usage est « discours » de l'auteur. On oppose traditionnellement le « récit comme histoire » et le « récit comme discours ». Etant donné la polarisation récit/discours liée à la question de l'énonciation et au sujet de l'énonciation, je préfère utiliser malgré l'usage l'opposition histoire/narration.

La vie, la réalité sont polyphoniques, le récit est méthodique, la narration recompose le réel et chaque narrateur opère toujours une série de choix qui font l'originalité de son propos.

Un personnage composite.

Le roman de René Ballet bouleverse parfois l'ordre chronologique des événements et mêle d'une façon très personnelle histoire et narration, avec une remarquable concision. Les séquences du texte s'imbriquent les unes dans les autres ; elles sont intégrées dans la composition d'ensemble où elles jouent leur rôle dans l'action centrée sur le personnage principal et sur ses rapports avec ses complices de la Milice. Les collabos sont ainsi décrits de l'intérieur jusqu'à la débâcle du PPF.

Roc sait qu'il va inexorablement vers sa

mort. Il l'envisage avec tout le cynisme qui a présidé toute sa vie. Pour lui : « Il n'y a qu'une race supérieure. Celle des joueurs. »

Personnage composite, il est un « mixte » de plusieurs « modèles » d'intellectuels, journalistes, écrivains, collabos, esthètes prêts à faire toutes les saloperies possibles, mais qui pensent que les nazis sont foutus (Drieu la Rochelle, Paul Morand, Marc Chardonne). Ils restent pourtant en contact avec les dignitaires du régime de Vichy (comme ce Jean... dit Buster) qui préparent l'avenir à leur profit, une fois la victoire des alliés acquise...

Roc est voué à l'échec de toutes ses entreprises politiques et sentimentales. Son « chef » tant admiré, le « grand Jacques », Doriot a fait ses valises et s'est embarqué pour l'Allemagne, peu avant la débâcle nazie.

Falaise, si passionnément désirée, se refait une virginité de comédienne à Genève où elle a rejoint un magnat du cinéma.

Enfermé dans une chambre minable à l'Hôtel des deux gares (entre les gares du Nord et de l'Est), le temps de l'expiation est venu pour lui. Le récit de ses derniers instants est d'une écriture convulsée. Des phrases courtes se précipitent comme autant de battements d'un cœur affolé. Roc est le prédestiné d'un irrémédiable châtiement. Il n'aura plus ce grand nom de l'ignominie de la complicité avec les nazis à porter. Son calvaire sera l'œuvre de ses propres amis. C'est là où se joue le drôle de jeu, son jeu qui a coudoyé si longtemps le dédain des autres, cette façon cynique de regarder le monde et de traiter les gens.

La leçon du roman de René Ballet, au-delà du portrait d'un individu méprisable, c'est d'essayer de comprendre comment la mauvaise conscience d'un homme pris dans les filets de la trahison nationale déraisonne et déraile, butinant autour de lui-même, car son destin tragique semble être connu d'avance.

C'est en quoi ce roman, entraînant et brillant d'une écriture haletante, dépose dans sa lecture de précieux éléments de connaissance du cœur humain. De poésie aussi, quand l'histoire singulière d'un homme enfonce ses racines dans les rapports avec l'amour, avec l'amitié nouée dès l'enfance, avec la mort. Toutes choses complexes que n'écrivent pas nécessairement ou presque jamais les historiens professionnels.